Divagations
SUR LE
MEURTRE

Quelques amis étaient réunis, l'autre soir, chez l'un de nos plus célèbres écrivains. On y parlait meurtre. Il y avait là des poètes, des moralistes, des philosophes, des médecins, toutes gens sachant qu'ils pouvaient causer librement, au gré de leurs fantaisies, et de leurs paradoxes, et sans crainte de voir apparaître sur la face des auditeurs ces effarements et ces terreurs que la moindre idée hardie ou curieuse amène sur le visage bouleversé des notaires—je dis: notaire, non par mépris, mais pour indiquer une certaine forme d'esprit de l'intellectualité française..

—Ma foi! dit quelqu'un ...je crois bien que le meurtre est la grande préoccupation humaine..

—Evidemment! fit un savant darwinien ..... puisqu'il est la base même de nos institutions sociales et la nécessité la plus impérieuse de la vie. A proprement dire,le meurtre n'est pas le résultat d'une passion particulière, ni la forme d'une dégénérescence...c'est un instinct vital qui est en nous, comme l'instinct d'exister....On le réfrène, on le dompte ou, tout au moins, on en atténue les besoins, parce qu'il est dangereux de s'y livrer sans modération, et que la satisfaction morale qu'on en tirerait ne vaut pas qu'on s'expose aux ordinaires conséquences de cet acte; l'emprisonnement, les colloques avec les juges et, finalement la guillotine....

—Oh! répliqua le premier interlocuteur, vous exagérez....Il n'y a que les meurtriers sans élégance et sans esprit, les brutes impulsivement dénuées de toute espèce de psychologie qui se laissent prendre....Un homme intelligent et qui raisonne peut commettre tous les crimes qu'il voudra....Il est assuré de l'impunité....La supériorité de ses combinaisons prévaudra toujours contre la routine des recherches policières....Voyons, mon cher, vous admettrez bien que le nombre des crimes ignorés....

—On tolérés....

—On tolérés, soit....est mille fois plus grand que celui des crimes découverts et sur lesquels les journaux bavardent, avec une prolixité si étrange et un manque de philosophie si répugnant....Si vous admettez cela, concédez aussi que le gendarme n'est un épouvantail ni pour les impulsifs, ni pour les intellectuels du meurtre....Il s'arrête que le paysan, lequel est toujours en état de méfiance vis à vis de soi-même et des autres .....Mais il ne s'agit pas de cela, et vous déplacez la question .... Je voulais dire que le meurtre est une fonction normale—et non point exceptionnelle—de la nature et de tout être vivant .... Or, il est exorbitant que, sous prétexte de gouverner les hommes, les sociétés se soient attribué le droit exclusif de tuer, au détriment des individualités en qui, seules, ce droit réside.

—Et c'est si vrai, ajouta un philosophe, qu'il n'existe pas une créature humaine qui ne soit,virtuellement du moins, un meurtrier....Tenez, je m'amuse quelquefois, dans les gares, à la terrasse des cafés, partout où des foules passent et circulent, à observer au strict point de vue homicide, les physionomies.... Dans le regard, la nuque, le zygoma des joues, tous en quelque partie de leur individu, ils portent visibles les stigmates de cette fatalité physiologique qu'est le meurtre.....Ce n'est point une aberration de mon esprit, mais je ne peux faire un pas sans coudoyer le meurtre, sans le voir flamber sous des paupières, sans en sentir le contact aux mains qui se tendent vers moi....Avez-vous été dans une fête de village?....et vous êtes vous rendu compte quels étaient les plaisirs auxquels se vouent de préférence, les promeneurs, jeunes ou vieux, ceux qui ont des regards doux aussi bien que ceux dont les dures physionomies font frissonner!....Les tirs!....Et non pas les tirs naïfs où l'on casse des pipes et des coquilles d'œufs dansant au haut des jets d'eau, mais les tirs compliqués et dramatisés où l'on voit passer et gesticuler des marionnettes de carton, des représentations d'humanité vivante .....Dans ces fêtes paisibles, sous les ormes pleins de nids d'oiseau, on ne s'amuse vraiment que dans les simulacres de massacres et de tuerie, qui vous sont offerts pour deux sous .... Oui, souvent, en ces boutiques effroyables, j'ai examiné la figure de celui qui vise, de sa carabine, le petit bonhomme en carton, qui sautille parmi des mises en scène qui ajoutent à l'illusion de la réalité ....La joie, la vraie et puissante joie du meurtre est en lui....Et moi même!....Ah! tenez.....

J'ai la certitude que je ne suis pas un meurtre.... je crois être un homme normal, avec des tendresses, des sentiments élevés, une culture supérieure, des raffinements de civilisation et de socialité! .... Eh bien! que de fois j'ai entendu gronder en moi la voix impérieuse du meurtre! ....que de fois j'ai senti monter des profondeurs de mon être, à mon cerveau, dans un flux de sang, le désir, l'âpre violent et presque invincible désir de tuer! Ne croyez pas que ce désir se soit manifesté dans une crise passionnelle, ait accompagné une colère subite et irréfléchie, ou se soit combiné avec un vil intérêt d'argent.....Nullement ....ce désir naît soudain, puissant, injustifié en moi, pour rien et à propos de rien ...dans la rue, par exemple, devant le dos d'un promeneur inconnu....Oui, il y a des dos, dans la rue, qui appellent le couteau .....Pourquoi?....

Un poète qui n'avait pas encore prononcé une parole parla ainsi, après le court silence d'angoisse qui avait suivi la confidence du philosophe:

—Pourquoi?....Je n'en sais rien....C'est peut être que nous sommes, sans oser nous l'avouer, d'impuissants et stériles criminels.....Ces impressions décrites par notre ami, je les ai souvent ressenties, moi aussi, et tout dernièrement encore, dans les circonstances que voici ....Je revenais de Lyon .... et j'étais seul dans un compartiment de première classe. A je ne sais plus quelle station, un voyageur monta. L'irritation d'être troublé dans sa solitude, ou dans sa rêverie, peut déterminer des états d'esprit de violence intérieure, j'en conviens. Mais je n'éprouvais rien de tel. Je m'ennuyais tellement d'être seul que la venue fortuite de ce compagnon me fut plutôt, tout d'abord, un plaisir....Il s'installa en face de moi, après avoir déposé, avec précaution, dans le filet, ses menus bagages....C'était un gros homme, d'allures vulgaires, et dont la laideur grossière me devint bientôt antipathique. Au bout de quelques minutes, je ressentais, à le regarder, comme un dégoût, qui m'était insupportable....Il était étalé sur les coussins pesamment, les cuisses écartées, et son gros ventre, à chaque ressaut du train, tremblait ainsi qu'un paquet de gélatine. Comme il paraissait avoir chaud, il se décoiffa et s'épongea le front, un front bas, mangé par de courts cheveux en brosse. Son visage n'était qu'un amas de bourrelets de graisse, son triple menton oscillait sur la poitrine, lâche cravate de chair molle....

Je pris le parti, pour éviter cette vue désobligeante, de regarder le paysage et je m'efforçai de m'abstraire complètement de la présence de cet importun compagnon. Une heure se passa. Et quand la curiosité, plus forte que ma volonté, eut ramené mes regards sur lui, je vis qu'il s'était endormi d'un sommeil profond....Il dormait, tassé sur lui même, la tête pendant et roulant sur ses épaules, ses grosses mains bouffies, posées, tout ouvertes, sur la déclivité de ses cuisses....Et je remarquai que ses yeux ronds saillaient sous des paupières plissées, et à travers lesquelles dans une déchirure apparaissait un petit coin de prunelles noires, semblables à des ecchymoses sur un lambeau de peau flasque....Quelle folie, soudain, me traversa l'esprit? En vérité, je ne sais .... Car si j'ai été souvent sollicité par le meurtre, cela était en moi à l'état embryonnaire de désir, et n'avait jamais encore pris la forme d'un acte.. Je me levai doucement et m'approchai du dormeur, les mains écartées, crispées et violentes, comme pour un étranglement. Je suis doué d'une force peu commune, d'une souplesse de muscles, d'une extraordinaire puissance d'étreinte, et une étrange, chaleur décuplait le dynamisme de mes facultés physiologiques .... Mes mains allaient toutes seules vers le cou de cet homme, toutes seules, ardentes et terribles. Je sentais en moi une légèreté, une élasticité, un afflux d'ondes nerveuses, quelque chose comme une volupté réelle Au moment où mes mains allaient se resserrer,inéxorable étau,sur ce cou graisseux, l'homme se réveilla....Il se réveilla avec de la terreur dans son regard, et il balbutia: "Quoi?.... Quoi?....Quoi?...." Son œil rond vacillant sous les paupières tripées. Ensuite, il resta fixé sur moi,dans de l'eau, ouvante.Sans rien dire, je me rassis et d'un air indifférent, je regardai le paysage. A chaque minute, l'épouvante grandissait dans le regard de l'homme qui, peu à peu, se tachait de rouge, se violençait. Jusqu'à Paris, le regard de l'homme garda une effrayante fixité .... Quand le train s'arrêta, l'homme ne descendit pas....

Le narrateur alluma une cigarette à la flamme d'une bougie,et il dit, dans une bouffée de fumée:

—Je crois bien....il était mort ....Je l'avais tué d'une congestion cérébrale....

X.

10,000 FRANCS
DE
Récompense

—Que feriez vous, demandait quelqu'un à Léon Gozlan, si vous trouviez cent mille francs quelque part?

L'auteur "d'Aristide Froissart" répondit:

—Je donnerais dix mille francs du récompense à celui qui les aurait perdus!

Alfred Cliquet, volet de chambre de M. le comte de Gérofosse, prit un fiacre au coin de la rue de Châteaudun, pour aller voir un de ses amis, place Saint-Michel. A peine installé, il trouva sur le coussin un rouleau soigneusement ficelé. Il l'ouvrit et sentit son cœur s'élargir en apercevant plusieurs liasses de billets de banque. Alfred s'empressa de les placer entre sa chemise et son gilet et de boutonner sa jaquette. Renonçant à sa visite, il rentra dans sa chambre et compta les billets: il y en avait cent cinquante. Cent cinquante mille francs! Pas un papier, pas d'adresse.

—Trouver c'est pas voler,murmura-t-il. J'ai autant de droit à posséder cette fortune que celui qui l'a oubliée dans ce fiacre.

Alfred donna congé à son maître et alla s'installer dans un entresol de la rue de Maubeuge qui fut meublé en vingt-quatre heures par des marchands des environs.

—Ce serait de l'ingratitude de ma part, se dit alors le nouveau rentier, que de ne pas profiter de la chance qui ne demande peut être qu'à me continuer ses faveurs!

Et il entra dans une maison de crédit où il se rendit acquéreur, au prix de cinquante mille francs, de deux cents actions d'une mine d'or, la "Bagfontein", sur laquelle on prononçait une hausse considérable.

En rentrant chez lui, Alfred Cliquet aperçut des affiches jaunes. Il s'approcha et pâlit en lisant: "Dix mille francs de récompense. Il a été oublié dans fiacre, rue de Châteaudun, un rouleau....

C'était bien celui qu'il avait trouvé. La somme était indiquée. "Le rapporter, rue.... numéro .... où on recevra la récompense promise."

—Trop tard, pensa Cliquet. Mais si la "Blagfontein" me réussit, j'indemniserai cet imprudent.

Il avait demandé un domestique dans un bureau de placement. Un jeune homme vint se présenter.

—Avez-vous déjà servi? demanda Cliquet.

—Non, Monsieur, mais je suis résigné et je me mettrai bien vite au courant.

—Comment vous appelez vous?

—Edgar Boffignon.

—A quel état avez-vous renoncé pour rentrer dans la domesticité?

—J'étais troisième clerc chez un avoué....Ayant fait un héritage de cent cinquante mille francs, j'ai renoncé à ma position. Mais,en sortant de chez le notaire où j'avais touché la forte somme, je pris un fiacre pour en faire le dépôt au Crédit foncier. Rue de Châteaudun, j'entends des cris Un tramway électrique venait de renverser une voiture, le cheval était écrasé, une dame et une petite fille projetées sur la voie. Je m'élance, pour les secourir, je les sauve d'une mort certaine, imminente .... mais, quand je me retournai, plus de fiacre et plus d'héritage.

Cliquet était devenu tout pâle en écoutant ce récit. Il faisait des efforts surhumains pour dissimuler son émotion. Mais que faire? Il avait entamé le capital, un aveu l'eût perdu.

Il demanda:

—Monsieur Boffignon, êtes vous seul au monde?

—Non, monsieur. Ma mère, restée veuve avec une fille, âgée aujourd'hui de dix neuf ans, habite dans un village, près de Blois, une maisonnette avec un petit bout de jardin. Elle en est réduite à faire des journées pour vivre.

—Et qu'auriez-vous fait de votre fortune?

—Je comptais acheter une ferme à côté de chez nous. Je voyais ma mère et ma sœur occupées aux travaux champêtres, l'une battant le beurre, l'autre jetant du grain aux poules.... Dans le pré, au bord de la Loire, les vaches paissent. Un gamin garde les moutons sur le versant de la colline .....Ce rêve s'est évanoui!

Cliquet se détourna pour essuyer une larme.

—Edgard, dit-il, je vous prends à mon service ....

—Bien, monsieur.

—Vous aurez cinquante francs par mois, plus douze francs pour votre vin.

Un coup de sonnette interrompit la conversation.

—C'est le déjeuner, fit Cliquet, que j'ai commandé dans un petit gargot, tout près d'ici. Mettez le couvert. Les serviettes sont dans le tiroir, les assiettes et le rools dans le buffet.

Il ouvrit la porte, un garçon marchand de vin entra, portant d'un panier dont il retira trois plats recouverts d'une assiette renversée.

Puis, se retournant, il fit:

—Or n'est pas comme cela qu'on met le couvert! Regardez-moi faire.

Et il était une petite nappe sur la table, plaça deux assiettes, les fourchettes, la salière et s'écria:

—Ne laissons pas refroidir l'entrecôte! Asseyez-vous là.

—Comment, monsieur, vous voulez?....

—Je puis bien déjeuner avec un clerc d'avoué, dit Cliquet.

Ils déjeunèrent.

Après le café: "Il faut battre les habits et les brosser. Ce travail se fait dans l'antichambre dont on ouvre la fenêtre pour laisser sortir la poussière. Je vais vous faire voir comment on s'y prend

Cliquet battit ses habits et ceux de son domestique.

—Demain, ajouta-t-il, nous ferons le déjeuner nous mêmes.

—Je ne répondis pas de le réussir, dit Edgar.

—Vous me regarderez faire et vous en saurez bientôt aussi long que moi, répondit Cliquet.

Une intimité se créa entre ces deux jeunes gens. Edgar Boffignon avait reçu une éducation qui manquait à Cliquet. Celui ci cependant avait acquis un certain vernis par la lecture des feuilletons des journaux à cinq centimes et des livraisons du même prix. Il avait une teinture de l'histoire de France, grâce à la "Jeunesse du roi Henri" et des Mousquetaires," d'Alexandre Dumas; des notions sur la Révolution par "Ange Pitou et le Chevalier de Maison Rouge;" il était presque en état de soutenir une conversation dans le faubourg Saint-Germain.

Seulement, c'est lui qui fut le domestique de son valet de chambre. Il faisait le déjeuner, le dîner, cirait les chaussures et frottait l'appartement.

Quand Edgar rencontrait un de ses anciens copains, il disait avec une louable sincérité:

—J'ai trouvé un très bon maître.

Malgré ses attentions et ses sacrifices, Cliquet était dévoré par les remords. Quand il payait une consommation et que Boffignon lui disait: "Ah! merci! monsieur, merci!. .." Cliquet entendait une voix intérieure qui lui criait:

—Mais c'est lui qui paie.... C'est toi qui devrais le remercier, gredin!

Un matin, après avoir cherché tous les moyens d'échapper à ces reproches qui n'étaient pas aussi muets qu'on pourrait le croire, Cliquet proposa à Edgar Boffignon de faire un petit voyage à Blois. Edgar accepta avec joie. Ils arrivent à la maisonnette. La mère Boffignon, les yeux mouillés de joie, serre son fils dans ses bras, Madeleine met un gros baiser sur chaque joue de son frère, qui lui rend ses baisers avec effusion.

—Je vous présente, dit Edgar à sa mère, M. Alfred Cliquet, chez qui je suis....employé.

On déjeune gaiement. Le petit vin de Blois obtint un succès d'estime. Cliqne contemplait avec une admiration qu'il ne cherchait pas à dissimuler la belle jeune fille assise à son côté. Madeleine avait le type des villageoises de la Touraine, d'une fraîcheur éclatante avec de beaux yeux noirs et des cheveux lustrés; deux ailes de corbeau encadraient son front de vingt ans, et le vermillon de ses lèvres eût tenté la palette de Raphaël Bichoff-heim. Elle riait de bon cœur, montrant une rangée de dents qui semblaient avoir été blanchies à Londres.

Le soir, Cliquet se retournait dans son lit.

—Gredin! se disait il, voilà les braves gens que tu as dépouillés!

Mais comment restituer! Il avait dépensé une douzaine de mille francs, tant pour son mobilier que pour la vie courante, placé cinquante mille francs dans les mines de "Blagfontein".....Il pouvait toujours rendre la moitié de la somme perdue, en la mettant sous enveloppe, envoi anonyme, restitution inspirée par le remords.... Ah! si on voulait lui accorder la main de Madeleine, tout pourrait s'arranger! Il considérait le capital resté entre ses mains comme la dot de sa femme et on pourrait être heureux.

Cliquet se leva avec le jour. Il fit son lit et balaya sa chambre, puis, une fois en train, il se mit à laver le carreau de sa cuisine.

—Que faites vous donc monsieur Cliquet? demanda la mère Boffignon qui le surprit en plein travail.

—J'aime à m'occuper, répondit Cliquet avec simplicité.

—Mais vous n'êtes pas ici pour faire ma besogne.

—Comme vous voudrez, dit Cliquet.

Et il se mit à brosser les habits d'Edgar.

Après cinq jours de la vie de campagne, Cliquet et Boffignon regagnèrent Paris.

Le lendemain de leur arrivée, Edgar reçut un rouleau qu'il s'empressa de déplier. Quatre-vingts billets bleus, grand format, avec ce mot:

—On espère pouvoir compléter la somme d'ici peu.

Il poussa un cri de joie et appelant Cliquet:

—Regarde! lui dit-il d'une voix étranglée par l'émotion.

—Je suis en même temps, dit Cliquet, heureux et atteint.

—Pourquoi?

—Parce que te voici plus riche que moi, et que je suis amoureux de ta sœur.

—Eh bien? fit Edgar. Nous ne sommes point sortis de la cuisse de Jupiter. Mon père était brigadier de gendarmerie. Quand il prit sa retraite, on le nomma receveur buraliste dans notre petit pays: huit cents francs par an de recette et six cents du débit de tabac Ces quatre-vingt-mille francs, c'est la fortune. Tu as bien quelque chose de ton côté?

—Je vais voir, fit Cliquet.

Il prit un journal, consulta au cours de la Bourse et lut:

VALEURS SUD AFRICAINES: Blagfontein....1120 25

Moi aussi, dit-il, me voici classé parmi les infâmes capitalistes. Je cours à la Bourse.... Mes Blagfontein seront vendues aujourd'hui même et nous repartirons pour Blois; j'ai hâte de retrouver Madeleine!....

Ils sont heureux, ils regardent pousser leurs blés et verdir leur prairie. Cliquet, quoique pressé de questions, a toujours déclaré qu'il ignorait le nom de celui qui avait restitué la somme perdue. On a fini par le croire. Il y a un proverbe oriental qui dit que "toute famille a un crocodile dans sa citerne."

AU
PRINTEMPS

On était le 21 ou le 22 mars.

Ce matin là, le père Maigeon, s'était levé de mauvaise humeur; il s'était endormi sur l'oreille gauche, et, dame, il avait rêvé. —Quel rêve! bon Dieu du ciel! —il avait vu ses fils, ils l'entouraient, l'aidaient aux champs; l'un poussait la charrue, l'autre hersait; lui, il les regardait faire, et tous trois sifflaient. Puis, il s'était éveillé; or, ses fils étaient depuis longtemps en terre, et, ma foi, la fureur l'avait pris, de voir la réalité après un si beau rêve; il avait commencé par rudoyer sa femme, maugréant contre tout; il s'était en allé dehors, en fumant sa pipe, et il blasphémait, sans s'arrêter, entre ses dents.

Il allait à sa vigne, qui s'élevait sur un coteau, au bout de ses domaines; et pendant la route, il songeait:

"Cré bon sang, c'est-y tout de même des malheurs, d'penser ça! Si j'avions encore là nos gars,ces champs, y seraient proprement arrangés; je vas mourir, pour laisser mon saint frusquin à d'autres; y a vraiment d'quoi vous tourner les sens!"

Il passa devant une croix de pierre, qui rappelait un accident. Il lui montra le poing.

"Ah! c'est toi, bon Dieu, qu'y dit, l'curé, c'est toi qui fait mourir l'monde? C'est toi qui m'as volé mes deux gars, alors? Qu'est ce que t'en avais b'soin? C'était histoire de m'faire "bisquer", pas? Eh ben! j'y vas plus à ton église; j'vas plus l'voir, ton curé! existes-tu, seulement? Ah ben, non, t'existe pas, pour sûr; t'es trop ben mauvais!"

Il continua sa route; au loin, il voyait son bouvier qui menait ses bœufs aux champs, d'un pas dolent:

"Eh! feignant, lui cria-t-il, tu peux pas t'remuer plus vite que ça, dis? — L'homme hâta le pas. —"Beuquier" de malheur, maugréa-t-il, en voilà encore un qui s'tue pas!.... Cré nom, va, si j'avions là mes gars.... cré nom d'cré nom!....

Le père Maigeon s'arrêta: il montait la colline, à travers ses vignes, s'arrêtant ça et là, pour se reposer, regardant les bourgeons qui sortaient de l'écorce gonflée des ceps. Il s'était calmé un peu; ses plantes poussaient: il était content.

Il arriva jusqu'au haut de la colline.

Il regarda autour de lui.

A l'horizon, s'étendent les forêts de Saint Aigne; il les connait bien. Comme elles sont belles, à moitié grises et vertes en même temps, avec leurs bourgeons qui ne couvrent qu'en partie les branches. Tout autour, s'étalent de beaux champs bien soignés; là-bas, au couchant, c'est Saint Aigne, le village, avec son clocher et ses maisons basses et penchées, qui ont l'air de bonnes vieilles femmes causant entre elles; les rues commencent à s'animer et l'on dirait une ruche. Voilà des vachers qui s'en vont aux futaies d'Euchoir, des bergers qui longent la Marsaigue; comme elle est claire aujourd'hui, la Marsaigue; quelle bel le petite rivière murmurante à travers les joncs et les viornes. On dirait un long serpent de papier d'étain qui traverse les prés, n'est ce pas, père Maigeon? Là bas, à l'orient, des laboureurs conduisent leurs charrues; on entend leurs cris que l'écho répercute longuement et comme par bonds. Quels beaux pâturages! quelles belles vignes! Et là-bas, père Maigeon,voyez vous, devant vous, tenez, cette jolie ferme, où tout le monde est au travail, où chante la basse-cour, où vont et viennent les femmes; comme elle est gentille avec ses beaux peupliers qui l'entourent; on vent léger les fait frissonner; les coqs chantent à leurs pieds, et en allouettes, en haut, fleut comme des flèches à travers le ciel bleu, en sifflant. Le soleil est en bonne humeur, ce matin; la campagne sourit tout autour ...eh! dites-moi, père Maigeon, c'est votre ferme, cette jolie bicoque que vous admirez tout à l'heure? Tenez, vous ne la croyiez pas si bien que ça, n'est-ce pas? Sentez vous comme il fait bon aujourd'hui; vous bougonnez, vous, mais vos prés vous sourient; les plantes poussent, fleurissent, les arbres bourgeonnent; ..tout vit et tout chante....

Le père Maigeon disait entre ses dents:

"Bon saint de bois! c'est y tout de même beau, ce matin! J'savons pas ben c'que j'ai, mais, ma foi, j'ai..... j'ai comme des ailes! J'serais ben content d'embrasser ma femme; la pauvre, j'l'ai t'y maltraitée, tout à l'heure. Et puis mes gars, je les regrettons, ben sûr; c'est égal, c'est pas la même chose qu'avant! J'suis plus en colère après le Père Eternel, parole d'honneur! J'crois même que j'en brasserais l'curé!....."

Il s'arrêta:

"Nom de nom, si c'est comme ça l'paradis, qu'y dit l'curé, ça doit être bien bleu! C'est moi qui voudrions tourner d'l'œil, alors! Ils ont une veine, les morts! Mes gars auraient p't'être ben été des chenapans! L'bon Dieu les a pris, ils sont heureux là-haut, ben sûr qu'y sont heureux...."

L'angélus de six heures tintait à l'église de Saint Aigue, et dans les champs, les laboureurs s'agenouillaient: le père Maigeon, dans ses vignes,tira sa casquette, mit un genou en terre, et pria:

"Mon bon Dieu, j'tions un vieux boogre; j'vous demandons bien pardon d'vous avoir dit des .... mots..... Vous pouvez garder nos gars, et puis me prendre avec ma femme...."

C'est textuel.

La Princesse Louise
—de Cobourg.

La princesse de Cobourg, à qui un collaborateur du "Temps" est allé demander les renseignements qui lui étaient parvenus sur la dernière séance du Maréchalat, à la cour de Vienne, a dit à notre confrère:

"Le docteur Slimmer, mon conseil, qui assistait à titre officieux à cette séance, m'a écrit pour m'annoncer que le Maréchalat avait accepté le principe d'une expertise sur mon état mental, le choix des médecins m'étant laissé. Comme j'ai manifesté l'intention formelle de ne me soumettre qu'à l'examen de médecins français, il est clair que cette expertise aura lieu à Paris.

"J'ai prié Me Albert Clemenceau de m'assister dans tous ces litiges. C'est lui qui, après-demain, désignera les trois médecins aliénistes commis à mon examen. Je transmettrai aussitôt leurs noms à Me Stimmer, qui, à son tour, les fera connaître au Maréchalat. La cour prendra alors une décision ferme, définitive,et l'expertise aura lieu dans les formes prévues par la législation française

"Le rapport des experts sera ensuite transmis à Vienne, et nous aborderons enfin, s'il y a lieu, la curatelle qui pèse sur moi étant levée, le règlement des questions d'intérêt.

"D'ores et déjà je puis vous dire, d'après Me Stimmer, que le Maréchalat paraît bien disposé en ma faveur. Et la preuve, c'est qu'il a commencé par me réserver le choix des médecins aliénistes qui m'examineront. Quels seront ces médecins? Je l'ignore encore. Mais ce que je sais, c'est que Me Albert Clemenceau fera appel à trois hommes de premier rang, à trois savants dont les conclusions ne sauraient être contestées.

"J'ai eu une première entrevue avec lui, hier, à cinq heures. Je le recevrai à nouveau jeudi soir, quand il viendra me faire connaître les noms des trois aliénistes qu'il a choisis."

Guillaume II brasseur d'affaires.

La nomination du capitaine Gramme, aide de camp de l'Empereur au poste de directeur de la Compagnie des paquebots Hambourg-Amérique, a été lieu récemment sur le désir exprès de Guillaume II lui-même, qui a des intérêts très importants dans cette entreprise.

Il en est en des principaux actionnaires, et comme il lui est impossible de faire partie du conseil d'administration, il a tenu à y être représenté par un homme de confiance. L'Empereur s'intéresse tellement à cette affaire, qu'il revoit lui-même les plans des nouveaux paquebots, à construire.

Les fréquents entretiens que M. Ballin, directeur général de la Compagnie, a eus au château impérial avec Guillaume II, étaient des entretiens d'affaires.

A Hambourg, les praticiens sont enchantés de constater que Guillaume II n'a pas, contre le commerce, les préjugés des junkers prussiens.

DEPECHES
Télégraphiques

La prise du village de Shakhe par les Russes.

Moukden, 22 octobre, (retard dans la transmission)—Les Japonais ont évacué précipitamment le village de Sakhe, dans la nuit de jeudi.

Deux colonnes ont attaqué ce village à la tombée de la nuit, les Japonais craignant de se voir enveloppés s'enfuirent précipitamment en abandonnant une quantité d'armes et de munitions.

Plusieurs soldats japonais surpris dans leur sommeil se sont volontairement constitués prisonniers.

On estime les pertes totales pendant les 10 jours qu'a duré la bataille de la rivière Shakhe à 40 000 hommes.

La nuit du 20 octobre s'est passée tranquillement.

Il n'est pas probable qu'il y aura d'événement important avant quelques jours.

Le "Messager de l'Armée" annonce aujourd'hui que la colonne russe de l'est s'est avancée le 18 octobre et a occupé sans résistance la Passe Wanfun à l'est de la vallée d'Huan.

La passe Wanfun est située au sud de la passe Kaotou, sur la même parallèle que Shakhe, sur la route de Fushan à Bentsiaputze.

Ce même journal rapporte qu'un détachement du 20e de tirailleurs sous les ordres du capitaine Demboski, s'est avancé contre les lignes japonaises dans la nuit du 18 octobre et s'est emparé de deux canons japonais.

—o—

La station de Shakhe.

St Pétersbourg. 22 octobre—Un correspondant de Moukden rapporte que les russes ont bombardé hier la station de Shakhe, qui se trouve située à quelques milles du village du même nom, et le village de Lamantung.

Les japonais ont répondu faiblement au feu de leurs adversaires. Cette nouvelle éclaircit un point intéressant en ce sens qu'elle démontre que quoique les russes se soient rendus maîtres du village de Shakhe, ils ne se sont pas encore emparés de la station du chemin de fer.

—:o:—

Sans nouvelles.

St-Pétersbourg. 22 octobre— Il n'y a pas eu d'autres nouvelles de la bataille aujourd'hui.

Le général Sapkharoff rapporte sous la date de ce matin que la nuit a été très calme.

Il n'y a pas eu de conflits.

Le ministre de la guerre ne peut pas encore donner de chiffres des pertes dans la longue bataille de Moukden, mais tout indique que les pertes des Russes ont atteint 40,000, ainsi que l'a dit le correspondant de la Presse Associée à New York.

Un autre correspondant les porte, celles des deux armées, à 80,000.

Le ministère de la guerre est convaincu que les pertes des Japonais ont été presque aussi fortes que celles des Russes.

—o—

Blessé par des voleurs.

Chicago, 22 octobre—Herzfield a été mortellement blessé en essayant de mettre en déroute trois hommes masqués qui avaient envahi l'épicerie de son beau-frère A. M. Tubin. Herzfield et Tubin étaient seuls dans le magasin quand les bandits y sont entrés.

Le propriétaire était derrière le comptoir comptant les recettes du jour et son grand livre était au fond de l'épicerie.

Les voleurs ont ordonné à l'épicier de lever les mains.